

6-1-2003

Y a-t-il une réception critique de la littérature vietnamienne francophone?

Ching Selao

Doctorante à l'Université de Montréal

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Selao, Ching (2003) "Y a-t-il une réception critique de la littérature vietnamienne francophone?" *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 61 : No. 1 , Article 14.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol61/iss1/14>

Ching SELAO
Université de Montréal

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone?

Résumé : En examinant les travaux consacrés à la littérature vietnamienne francophone, cette étude propose d'analyser les trois approches que privilégie la critique : sociohistorique, « essentialiste » et féministe. Sans nier leurs contributions importantes et intéressantes, l'objectif de cet article est de souligner le manque de rigueur théorique et de pertinence de certaines lectures qui donnent parfois l'impression de présenter et de promouvoir ce corpus plutôt que de l'étudier. De ce constat, une question s'impose : y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone?

« Âme vietnamienne », approche historique, critique, discours féministe, littérature, Vietnam

À l'heure où les littératures francophones antillaise, africaine et maghrébine font l'objet d'une réception critique importante, le roman vietnamien de langue française demeure un corpus peu connu. Si Bui Xuân Bào écrivait en 1974 : « Les œuvres écrites en français par des Vietnamiens constituent par leur nombre et leur qualité une littérature qui a sa raison d'être au sein de la communauté nationale et ses titres de noblesse au sein de la littérature universelle. » (Bui, 1976 : 633), il n'en reste pas moins que ces écrits sont encore aujourd'hui généralement méconnus. De fait, peu nombreux sont les lecteurs qui connaissent Pham Van Ky, Pham Duy Khiem ou Ly Thu Ho. Couronné par le grand prix du roman de l'Académie française pour *Perdre la demeure*, publié en 1961, Pham Van Ky est pourtant considéré comme le plus grand écrivain vietnamien francophone. Pour sa part, Pham Duy Khiem, auteur notamment de *Nam et Sylvie* (1957) et de *La place d'un homme* (1958), représente également l'une des figures majeures de cette littérature¹. Ly Thu Ho, quant à elle, est la première femme

¹ Il faut ici noter, à regret, que le statut de « premier vietnamien normalien » de celui-ci et son amitié avec Léopold Sédar Senghor et Georges Pompidou semblent retenir autant, sinon plus, d'attention que ses écrits.

vietnamienne ayant publié des romans en français à Paris. Lorsqu'ils ne sont pas ignorés, ces auteurs sont parfois victimes d'erreurs absurdes. En effet, l'édition de 1975 du *Petit Robert 2* confond Pham Duy Khiem et Pham Van Ky, le premier, d'après cet ouvrage de référence déjà établi, écrivant parfois sous le nom du second. Dans l'édition revue et corrigée de 1984, le dictionnaire tente d'effacer la méprise en faisant disparaître Pham Van Ky, mais en attribuant un de ses romans, *Frères de sang* (1947), à Pham Duy Khiem (Yeager, 1987 : 2). Finalement, les récentes éditions du *Petit Robert des noms propres* ont mis un terme à ce quiproquo avec une solution fort efficace : exclure Pham Duy Khiem du dictionnaire. Cet exemple souligne non seulement la méconnaissance des œuvres vietnamiennes, mais pose aussi le problème de la reconnaissance de ses auteurs : quelle place occupent-ils dans le concert des littératures francophones?

Si, depuis quelques années, une attention croissante est prêtée à ce corpus – marginal à l'intérieur d'autres littératures souvent marginalisées –, le peu de qualité et le manque de rigueur théorique de certains articles et de certaines thèses de doctorat suscitent des interrogations qui, plutôt que de légitimer l'étude de cette littérature, justifie le désintérêt et l'indifférence de la critique. Alors que plusieurs attestent de la qualité littéraire de ce corpus, peu de critiques en analysent les œuvres, limitant souvent leurs études à une présentation, voire à une promotion de celui-ci. Ce constat nous oblige à poser la question qui sert de titre à cet article : « Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? » Dans les pages qui suivent, il s'agira d'examiner les lectures réductrices qui, nées d'un désir de rétablir la place de la littérature vietnamienne au sein des littératures francophones, ne parviennent qu'à diminuer sa valeur littéraire. Sans, bien entendu, nier les contributions pertinentes et intéressantes, le but de cet article est toutefois d'interroger les lectures discutables et, par la même occasion, le regain d'intérêt manifesté ces dernières années pour cette littérature : ne sert-il pas à combler un vide du paysage postcolonial francophone? Si tel est le cas, doit-on excuser, sous le prétexte d'une entreprise tout à fait légitime, les lacunes et les interprétations fort peu convaincantes de quelques travaux? En insistant sur les trois approches privilégiées pour l'analyse de ce corpus – sociohistorique (parallèlement à la notion de « littérature

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 167

d'idées »), « essentialiste » et féministe –, cet article tente de faire le point sur les questions que provoquent certaines analyses.

La perspective sociohistorique

Dans un chapitre des *Littératures de langue française hors de France*, Bui Xuân Bào offre une introduction historique de la littérature vietnamienne d'expression française. S'inscrivant à l'intérieur d'une anthologie, l'article résume brièvement les œuvres poétiques et romanesques, tout en accordant une place aux aspects biographiques des auteurs importants. Suivant l'évolution historique du Vietnam, ce bref aperçu de huit pages ouvre la voie à une critique qui lira désormais ce corpus comme des témoignages de la « réalité vietnamienne » (Bùi, 1976 : 633). À l'instar de Bui Xuân Bào, mais dans le cadre d'un article plus substantiel, Thuong Vuong-Riddick insiste sur l'importance du contexte sociohistorique vietnamien dans son analyse du « drame de l'occidentalisation » dans trois romans de Pham Van Ky. Si le choc de la rencontre de l'Orient et de l'Occident mis en scène par Pham Van Ky est habilement étudié par la critique, il faut toutefois remarquer l'importance accordée à la dimension historique qui l'emporte sur la dimension littéraire. Au sujet de *Frères de sang* (1947), elle écrit : « Mais parler d'étude ethnographique, d'œuvre d'art, c'est laisser de côté la dimension historique et dramatique qui constitue l'essentiel de ce roman du déchirement et de la mauvaise conscience. » (Vuong-Riddick, 1978 : 144.) Cette affirmation est problématique dans la mesure où parler d'un roman en le qualifiant d'« étude ethnographique », c'est déjà diminuer sa valeur littéraire. En outre, s'il est vrai que le roman se situe à un moment important de l'histoire du Vietnam, c'est-à-dire au début de la guerre d'Indochine en 1945, le village où se passe l'action est justement décrit par le narrateur comme étant « un modèle de pérennité » (Pham Van Ky, 1947 : 26), un lieu où le mode de vie des villageois ne semble pas être touché par les bouleversements politiques en cours. Dans la même veine, elle note à propos de *Perdre la demeure* (1961) que c'est un roman d'aventures qui « fournit pourtant une étude des comportements et des mentalités particulièrement remarquable » (Vuong-Riddick, 1978 : 149). Or, insister sur les aspects ethnographiques et historiques de ces romans, n'est-ce pas

entériner l'idée que les littératures francophones n'ont intérêt qu'à être lues à l'intérieur de ces considérations? Et comme le dit si bien la critique elle-même au terme de son article – ce qui paraît réfuter l'argument de son analyse : « Ce lieu imaginaire, idéal, où les contradictions peuvent coexister, c'est aussi la littérature, utopie toujours nécessaire. »² (*Ibid.* : 152.)

À ce jour, un seul livre seulement porte entièrement sur le roman vietnamien francophone, celui de Jack Yeager, *The Vietnamese Novel in French: A Literary Response to Colonialism*. Dans cet ouvrage incontournable pour ses recherches bibliographiques, la perspective sociohistorique adoptée par Yeager s'inscrit dans la continuité des articles de Thuong Vuong-Riddick. La première partie du livre est consacrée à la culture, à l'histoire, à l'évolution de la littérature nationale en langues chinoise (*chu nom*) et vietnamienne (*quoc-ngu*), ainsi qu'à l'émergence du roman vietnamien francophone. Situait ce corpus dans un contexte précis, Yeager réserve la deuxième partie de son essai à une analyse thématique détaillée des romans : la confrontation des cultures orientale et occidentale, l'impact de la réalité sociopolitique et l'importance du personnage féminin. Selon lui, son approche est justifiée par la récurrence de ces thèmes qui forment la « spécificité » de ces romans (1987 : 6-7).

Dans son désir de mettre en valeur l'originalité du corpus étudié, Yeager souligne également son hybridité en rappelant que le roman est un genre occidental introduit par les Français, un genre que les auteurs vietnamiens manipulent par ailleurs selon des valeurs esthétiques propres à la littérature vietnamienne. Empruntant le genre romanesque à la tradition française tout en conservant un style vietnamien, « [t]hese works are neither fully Vietnamese nor fully French³. » (*Ibid.* : 7.) Certes, Yeager n'est pas le seul à mettre en relief le métissage d'une littérature

² Thuong Vuong-Riddick est aussi l'auteure d'un article fort intéressant sur la symbolique du corps dans *Frères de sang* et *Perdre la demeure* de Pham Van Ky. S'inspirant de ce que Marcel Mauss a appelé « les techniques du corps », elle analyse le comportement corporel des personnages en lien avec les changements sociaux et culturels du Vietnam. Cependant, encore ici, elle réduit la lecture des romans vietnamiens francophones à l'approche sociohistorique, comme le prouve cet extrait tiré de sa conclusion : « Quant aux autres textes du champ encore si peu étudié du reste de la littérature francophone vietnamienne, ils peuvent être regroupés suivant les grandes étapes historiques du Vietnam lui-même, avec l'avènement de la colonisation, l'accession à l'indépendance, l'intervention américaine, la réunification du pays. Ces étapes correspondent aux différentes phases de l'évolution du "corps social" lui-même. » (1979 : 176.)

³ [ces œuvres ne sont ni entièrement vietnamiennes ni entièrement françaises.]

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 169

francophone. Or, la question de l'hybridité des textes n'est pas sans ambiguïté. En effet, le critique lui-même ne tarde pas à mentionner que ce sont les auteurs – et non pas tant les romans – qui sont des « *métis culturels* » (*ibid.* : 8). Si le contenu des romans, c'est-à-dire les mœurs, les conflits politiques, les personnages principaux et leur ambivalence par rapport aux valeurs modernes et aux traditions confucéennes sont décrits dans un contexte vietnamien, le style et la structure semblent davantage empruntés à la littérature occidentale. Yeager précise l'héritage oral et poétique de la tradition littéraire vietnamienne des textes francophones (*ibid.* : 40), mais son essai – remarquable pour son survol historique de l'évolution des mouvements littéraires au Vietnam – n'est pas, à ce propos, aussi persuasif qu'il le voudrait. De fait, il n'est pas sûr que ce qui relève d'un caractère « vietnamien » ne soit pas simplement les thèmes et les problèmes que rencontre la société vietnamienne aux prises avec la colonisation.

L'analyse textuelle de Yeager semble d'ailleurs confirmer la filiation des romans à un héritage littéraire français, ce qu'il annonçait déjà dans son introduction : « The Vietnamese Francophone novel appears to be an imitation of its French models, especially eighteenth- and nineteenth-century social novels related by third person narrators or confessions told in the first person⁴. »⁵ (*ibid.* : 7) Alors que l'élan poétique des auteurs francophones est principalement justifié par l'importance de la poésie au Vietnam avant la conquête coloniale, le renvoi aux écrivains français est, pour sa part, beaucoup plus clair. Ainsi, Balzac, Stendhal et Zola sont les grands modèles de ces textes qui peignent la « réalité » (*ibid.* : 91). L'un des premiers romans vietnamiens francophones, *Le roman de Mademoiselle Lys* (1921) de Nguyen Phan Long, est notamment qualifié par le critique de « style véritablement stendhalien » (« true Stendhalian fashion »), (*ibid.* : 125). En outre, la référence à ces écrivains canoniques lui

⁴ [Le roman vietnamien francophone se présente comme une imitation de ses modèles français, en particulier des romans sociaux des dix-huitième et dix-neuvième siècles relatés par des narrateurs à la troisième personne ou des confessions racontées à la première personne.]

⁵ Il n'y a pas que le roman francophone qui soit perçu comme une imitation de son modèle français puisque Yeager spécifie que les années 1930 – la période la plus importante du XX^e siècle de la littérature vietnamienne en *quoc-ngu* (littéralement : « langue nationale »), selon Bùi Xuân Báo – se développent par la découverte, la traduction et l'imitation de la littérature française (Yeager, 1987 : 37).

permet, au terme de son étude, de légitimer son approche sociohistorique :

The novels treated in this study have then in a sense become historical landmarks, artifacts and documents of the past, of interest to social historians. But being grounded in a historical moment or a specific culture does not lessen their value. If this were the case, Stendhal's *Le Rouge et le noir*, as a *Chronique de 1830*, or Balzac's novels would not be considered as they are today⁶. (*Ibid.* : 163-164.)

Le renvoi explicite aux écrivains français devenus des classiques met ici l'accent sur la valeur littéraire des textes qui sont pourtant empreints de valeurs esthétiques vietnamiennes. De toute évidence, Yeager tente de souligner, par l'entremise d'une logique du métissage, le côté subversif de ce corpus qui, insiste-t-il tout au long du livre, se situe *entre* les littératures vietnamienne et française, tout en s'inspirant des deux. Or, est-il vrai que « the mere fact of Vietnamese authors writing in French challenges artistic preconceptions⁷ » (*Ibid.* : 164)?

Dans sa thèse de doctorat qui porte le titre *Vietnamese Novels in French: Rewriting Self, Gender and Nation*, Sharon Julie Lim-Hing soulève un autre problème que pose l'analyse de Yeager. En notant que ce dernier mentionne pertinemment que le fait d'écrire dans une langue étrangère ne soit pas un phénomène nouveau au Vietnam puisque l'élite vietnamienne a pendant plusieurs siècles écrit en chinois, elle relève toutefois l'argument paradoxal qui consiste à accorder au français le pouvoir libérateur au complexe d'infériorité des Vietnamiens dont il est lui-même l'origine (Lim-Hing, 1993 : 118-119). Yeager précise effectivement que pour les Vietnamiens éduqués, l'emploi de la langue française est une manière de rompre avec un héritage culturel inutile dans une société moderne industrialisée (1987 : 52), tout en suggérant que le français est un instrument, voire une arme, qui permet aux auteurs vietnamiens – qu'il dit pourtant être intellectuellement colonisés par la culture française (*Ibid.* : 51) – de s'ériger contre la suprématie et l'impérialisme français en valorisant la culture et

⁶ [Les romans traités dans cette étude sont en un sens devenus des points de repère historiques, des artefacts et des documents du passé d'un intérêt pour les historiens. Mais le fait qu'ils soient ancrés dans un moment historique ou une culture spécifique ne diminue pas leur valeur. Si tel était le cas, *Le rouge et le noir* de Stendhal, en tant que *Chronique de 1830*, ou les romans de Balzac ne seraient pas considérés comme ils le sont aujourd'hui.]

⁷ [Le seul fait que les auteurs vietnamiens écrivent en français défie les préconceptions artistiques]

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 171

le peuple vietnamiens. Sans adhérer au ton quelque peu déplaisant de Lim-Hing qui note que « [s]uch a mishmash of logic makes for a spoilt broth⁸ » (1993 : 119), il importe néanmoins de remarquer le manque de cohérence de cette hypothèse. De plus, elle signale à juste titre les signes apparents d'un complexe d'infériorité qui se manifeste par une complaisance des auteurs en quête d'approbation du lectorat français : « Earlier writers' work is riddled with self-conscious, often self-deprecating comparisons between Asian and European culture⁹. » (*ibid.* : 120.) En ce sens, plus qu'une arme dirigée contre l'Autre, la langue française est une arme tournée contre soi-même.

Si Lim-Hing fait montre d'un sens critique et lucide, on ne peut cependant pas dire que les explications qu'elle-même propose soient dénuées de contradictions. En apportant des précisions sur son premier chapitre, elle écrit :

This short historical overview attempts to provide a context for understanding Vietnamese works in French. It is meant to fill in the blanks in our knowledge about *Vietnam*, not necessarily to provide keys to reading Vietnamese literature in French; though the two subjects are related, they are not the same¹⁰. (*ibid.* : 3)

D'une part, est-il essentiel de préciser que la littérature vietnamienne francophone, bien qu'étroitement liée à un contexte historique qui l'a fait naître, se distingue de l'histoire du Vietnam : cela est une évidence. D'autre part, si les repères historiques ne sont pas là pour ouvrir des pistes à l'interprétation des textes, pourquoi dès lors leur consacrer près de soixante pages de sa thèse (p. 11 à 69)? Qui plus est, sa présentation de la littérature du Vietnam (en *quoc-ngu* et en français), qui est étroitement mise en parallèle avec l'histoire du pays, occupe plus de cinquante pages (p. 70 à 125).

Sans nier l'importance de l'histoire dans la formation de ce corpus qui n'existerait pas sans le contexte politique et historique

⁸ [un tel méli-mélo de logique gâche la sauce]

⁹ [L'œuvre des premiers écrivains témoigne d'un manque d'assurance et est parsemée de comparaisons entre les cultures asiatique et européenne souvent en défaveur de la première.]

¹⁰ [Ce bref survol historique tente de fournir un contexte afin de comprendre les œuvres vietnamiennes de langue française. Il est destiné à combler les lacunes dans nos connaissances sur le *Vietnam* et non nécessairement à fournir les clés permettant d'interpréter la littérature vietnamienne francophone, car bien que les deux sujets soient reliés, ils ne sont pas le même.]

qu'a été la colonisation française au Vietnam, il importe néanmoins de relever l'incohérence de certaines affirmations. Lim-Hing note, en réaction contre le peu d'attention accordée à la littérature vietnamienne francophone :

The few instances in which Vietnamese novelists in French have been discussed were single articles that attempted to cover *all* Vietnamese writers in French, or anthologies that survey *all* Francophone literature. This reflects one of the two Western European approaches to third world literature in general, and that is to ignore the heterogeneity of third world subjects. The other tendency is to read third world literature as mere anthropological reporting with no true literary merit¹¹. (*Ibid.* : 2.)

Il est ici difficile de ne pas être d'accord avec Lim-Hing, mais alors qu'elle accuse la critique de lire les romans vietnamiens francophones comme des rapports anthropologiques n'ayant aucun mérite littéraire, elle-même souligne que :

Vietnamese novels of French expression provide an *unprecedented opportunity* to explore the intersection of several factors as they traverse the production of fiction : indigenous history, colonialism, (internalized) racism, language and culture acquisition and rejection, the notion of gender, and the definition of subjectivity in a society being transformed into modern state¹². (*Ibid.* : 8; je souligne.)

En examinant les aspects qu'elle nous invite à explorer, il semble que cette « occasion sans précédent » qu'offrent les romans vietnamiens francophones ne soit pas étrangère à l'anthropologie. À la différence de Yeager qui ne rejette pas l'idée que ce corpus puisse être considéré comme des documents historiques ou sociologiques, Lim-Hing dénonce le regard anthropologique tout en l'encourageant elle-même.

Sa remarque sur les critiques qui essaient d'aborder tous les auteurs dans le cadre d'un seul article est toutefois très

¹¹ [Les rares occasions où les romanciers vietnamiens francophones ont été abordés sont le fait d'articles ayant tenté de traiter de *tous* les écrivains vietnamiens de langue française ou d'anthologies présentant *toute* la littérature francophone. Cela reflète une des deux approches européennes occidentales face à la littérature du tiers-monde en général, qui consiste à ignorer l'hétérogénéité des sujets du tiers-monde. L'autre tendance est de lire la littérature du tiers-monde comme un simple rapport anthropologique sans véritable valeur littéraire.]

¹² [Les romans vietnamiens d'expression française offrent une *occasion sans précédent* d'explorer le croisement de plusieurs éléments traversant la production littéraire : l'histoire indigène, le colonialisme, le racisme (intériorisé), l'acquisition et le refus de la langue et de la culture, la notion d'identité sexuée et la définition de la subjectivité dans une société en voie de modernisation.]

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 173

juste (*Ibid.* : 2). À ce sujet, l'article d'Alain Guillemin, « La littérature vietnamienne francophone. Entre colonialisme et nationalisme », constitue un bon exemple. Ce dernier nomme tous les auteurs importants de ce corpus, de Pham Van Ky à Linda Lê, en passant par Pham Duy Khiem, Cung Giu Nguyen et Ly Thu Ho, et retrace les circonstances historiques et politiques de l'émergence de cette littérature. Privilégiant lui aussi une approche sociohistorique, Guillemin distingue trois périodes chronologiques qui définissent les courants de cette littérature : « de 1913 à 1945, une littérature sous influence coloniale, à l'école de l'Occident; de 1945 à 1975, une littérature à la recherche de sa vocation nationale et universelle, à l'épreuve des guerres, coloniale, étrangère et civile; de 1975 à 1997, une littérature en quête d'une nouvelle identité. » (Guillemin, 1999 : 270.) Autrement dit, les romans, les récits, les nouvelles et les poèmes en langue française mais écrits par des auteurs vietnamiens forment une « chronique des souffrances d'un peuple témoin et victime des grands conflits politiques et idéologiques du XX^e siècle » (*Ibid.* : 274). Il est sûrement réducteur de parler de « chronique » (*Ibid.* : 272, 274) ou de « littérature de témoignage » (*Ibid.* : 270) dans une étude qui tente de rétablir la place des textes vietnamiens francophones. En outre, si la littérature vietnamienne francophone reflète effectivement ces tendances, elle n'est par ailleurs aucunement chronologique dans son approche de ces thématiques. Au contraire, celles-ci se retrouvent souvent entremêlées dans un seul roman. De même, un récit écrit pendant la première période et influencé par la vision coloniale, peut aussi très bien s'inscrire dans ce que Guillemin appelle « la quête d'une nouvelle identité », caractéristique de la dernière période¹³.

Fortement inspiré de l'ouvrage de Yeager, l'article de Guillemin ressemble à un résumé de *The Vietnamese Novel in French*. Mais tandis que Yeager procède à une analyse détaillée des romans, celui-ci ne fait que les présenter. Il est clair que les contraintes d'un article ne permettent pas l'étude de plusieurs textes, mais que Guillemin ait choisi de présenter les auteurs plutôt que d'analyser un corpus délimité est un signe qu'en France, plus qu'en Amérique du Nord, les recherches universitaires en sont encore à un état embryonnaire, à une promotion de cette littérature. Un des rares endroits où le critique offre une analyse

¹³ À titre indicatif, et pour ne mentionner que ceux-là, on peut ici renvoyer aux romans de Trinh Thuc Oanh et Marguerite Triaire, *En s'écartant des ancêtres* (1939) et *La réponse de l'Occident* (1941).

textuelle est le début de l'article, qui commence par un passage de *Frères de sang* de Pham Van Ky. La citation évoque les changements corporels du narrateur à son retour de la métropole, ce qui permet à Guillemin de montrer les troubles identitaires que trahissent « les techniques du corps » examinées par Marcel Mauss (*Ibid.* : 267). L'interprétation est en soi intéressante, mais elle semble emprunter à l'article de Thuong Vuong-Riddick, qui relève le même passage de *Frères de sang* (1979 : 167). Étrangement, pourtant, le critique ne fait aucune référence à cette étude.

La contribution de Guillemin incite parfois au questionnement quant à sa connaissance de certains romans. Il écrit que malgré la fascination pour l'Occident et ses femmes, « ni Nguyễn Manh Tuong, ni Hoang Xuan Nhi, ni Pham Duy Khiem, ni Pham Van Ky ne [se] sont coupés de leurs cultures d'origine et [sic] empêchés de revenir au Vietnam » (1999 : 272). Afin d'appuyer ses dires, il cite dans une note à la fin de l'article les textes qui relatent un retour au pays : *Sourires et larmes d'une jeunesse*¹⁴ de Nguyen Manh Tuong, *Les cahiers intimes de Heou Tam* de Hoang Xuan Nhi, *Nam et Sylvie* de Pham Duy Khiem et *Des femmes assises çà et là* de Pham Van Ky. Or, il s'avère que dans *Des femmes assises çà et là*, le narrateur ne retourne pas au pays – ce que la quatrième de couverture révélait déjà – et ce, en dépit des missives de sa mère lui rappelant qu'elle l'attend pour mourir et qui, finalement, meurt d'« avoir attendu à mort [...] le fils oublieux de son orient » (*Ibid.* : 246-247).

En voulant aborder tous les textes, Guillemin ne réussit qu'à donner l'impression qu'il ne les a peut-être pas tous lus. Ainsi, au sujet de l'importance du personnage féminin dans cette littérature, il réitère l'argument de Yeager et donne des exemples :

Du roman *Mademoiselle Lys*¹⁵ de Nguyễn Phan Long, en 1921[,] à *Fuir* de Linda Lê, en 1988, en passant par *En s'écartant des ancêtres*, (1939) et *La réponse de l'Occident* (1941) de Trinh Thuc Oanh et Marguerite Triaire, *Des femmes assises çà et là* (1964) de Pham Van Ky, [les femmes] sont, en quelque sorte, à la fois le symbole et la métaphore du Vietnam. (*Ibid.* : 273.)

¹⁴ Pour ce titre, Guillemin écrit à tort « *Sources et larmes d'une jeunesse* » (278). On remarque également une erreur par rapport au titre de Ly Thu Ho, *Au milieu du carrefour*, que le critique appelle « *Au milieu du gué* » (272).

¹⁵ Encore ici, le critique se méprend quant au titre qui n'est pas *Mademoiselle Lys*, mais bien *Le roman de Mademoiselle Lys*.

Cet extrait serait tout à fait pertinent sans la mention du second roman de Linda Lê, *Fuir*, dont le personnage principal non nommé est un homme qui tente d'échapper à son passé et à un Japonais qui le poursuit. Exilé d'un pays que le roman suggère implicitement être le Vietnam, ce narrateur *masculin* est pourtant un signe évident de la résistance de l'auteure face au piège de l'autobiographie, une résistance qu'elle gardera pour ses écrits ultérieurs les plus autobiographiques.

Une littérature d'idées

La confusion entre l'auteur et le narrateur n'est pas rare lorsqu'il s'agit de lire un corpus comme une littérature de témoignage¹⁶. Dans une thèse consacrée à la vie de Nguyen Manh Tuong et, dans une moindre mesure, à son œuvre, Bac-Sy Nguyenlehiu confond lui aussi constamment l'auteur à ses personnages. De cet écrivain francophile, Nguyenlehiu écrit : « [Nguyen Manh Tuong] rejetait la conception de déracinement et embrassait ouvertement la culture française, la proposant comme modèle à suivre pour le Viêt-nam. » (2000 : 61) En appui à cette affirmation, ce dernier cite un extrait d'un recueil de nouvelles, *Sourires et larmes d'une jeunesse* (1937), dans lequel un personnage vietnamien exprime son amour et son admiration pour Paris : « J'aime Paris [...]. À cause d'elle, je suis ce que je suis. Elle m'a créé. » (*Ibid.*) Il suggère donc que celui qui dit ici « je » est Nguyen Manh Tuong. Or, ce même « je », du même récit, n'est plus Nguyen Manh Tuong aux pages 63-64 de sa thèse : le « je » appartient désormais à un quelconque « étudiant annamite ». Le critique, dans un geste tout à fait légitime, distancie l'auteur des propos désobligeants de cet étudiant annamite face à la société vietnamienne, sans toutefois rester cohérent dans son analyse. À propos du passage dans lequel le personnage exprime sa haine de la société annamite, Nguyenlehiu commente : « Tuong peut aimer la France mais il aime aussi sa famille et n'a pas encore eu raison de détester son pays. Il voulait donc s'éloigner du sujet à

¹⁶ Le témoignage est évidemment à entendre au sens étroit du terme, c'est-à-dire un document qui prétend dire la « vérité » ou du moins ce que l'auteur a vu et vécu. Si Jacques Derrida a tenté de redéfinir le témoignage en soulignant que ce dernier porte toujours en lui la possibilité d'être hanté par la fiction, la dissimulation, le mensonge, bref, par la littérature, « de l'innocente ou perverse littérature qui joue innocemment à pervertir toutes ces distinctions » (1998 : 31) – définition qui rejoint la manière dont Linda Lê conçoit l'autobiographie –, le témoignage entendu ici suppose non seulement une représentation fidèle de la société en question mais aussi des connaissances susceptibles d'alimenter le savoir sur l'Autre.

la première personne dans *Philosophie*. C'était un "étudiant annamite", précisa le narrateur Tuong[,] voulant dire clairement que ce n'était pas son propre portrait. » (*Ibid.* : 64) Il est clair que Tuong, l'écrivain, peut aimer la France sans détester son pays. Cependant, dans la mesure où Nguyenlehiu l'a déjà associé au personnage qui dit aimer Paris et que ce personnage est l'« étudiant annamite » qui dit détester la société annamite, comment Nguyen Manh Tuong peut-il être le personnage qui aime Paris sans être celui qui hait son pays puisque c'est le même personnage dans la nouvelle intitulée « Philosophie de septième étage »? Et si Nguyen Manh Tuong est le narrateur objectif qui rapporte les propos d'un « étudiant annamite », comme le suggère la citation ci-dessus, il ne peut dans ce cas être celui qui fait l'éloge de Paris; par conséquent, le récit ne peut être utilisé pour confirmer l'amour de l'écrivain pour la société française.

Il importe peu de savoir si les propos de ce personnage correspondent à ceux de l'auteur, mais il apparaît essentiel de souligner la non-pertinence de cette interprétation. Une thèse sur Nguyen Manh Tuong était certes la bienvenue, puisqu'il demeure un écrivain vietnamien important dont l'œuvre n'a suscité aucun intérêt, à une exception près¹⁷. Toutefois, il est décevant de constater le manque de rigueur de cette étude qui, plutôt que d'analyser les écrits, résume la vie et les livres de l'auteur. Cette thèse consacre toute sa première partie au contexte sociohistorique du Vietnam, sans faire de lien avec les écrits abordés dans les deux autres parties. L'analyse textuelle se réduit d'ailleurs à un résumé des œuvres qui ne s'appuie que très rarement sur un ouvrage théorique littéraire : la première référence à un ouvrage qui ne soit ni historique ni politique n'apparaît qu'à la page 188, où il est brièvement question de Jean-Paul Sartre, qu'il mentionne en passant, et de l'engagement dans *Qu'est-ce que la littérature?*; la seconde n'apparaît qu'au douzième chapitre intitulé « Autobiographie », où il renvoie à Philippe Lejeune à qui il réserve tout au plus quelques paragraphes (*ibid.* : 210-211, 216)¹⁸.

¹⁷ L'exception est l'article de Marie-Paule Ha (2001). Dans cette analyse des *Sourires et larmes d'une jeunesse*, Ha examine le retour au pays en lien avec la peur des protagonistes de retourner à un état primitif. Cet article intéressant met en relief le complexe d'infériorité et le mimétisme, analysés par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952) et par Albert Memmi dans *Portrait du colonisé* (1952), qu'incarnent les personnages.

¹⁸ Pour une division chronologique et historique des œuvres vietnamiennes

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 177

Dans son introduction, Nguyenlehiu précise que les multiples et longues citations sont justifiées par la difficulté de mettre la main sur les écrits de Nguyen Manh Tuong (*ibid.* : 18) – ce qui paraît raisonnable –, mais le problème n'est pas celui des longues citations mais celui de l'absence d'analyse critique. Alors qu'il commente à peine les multiples citations, certains de ses arguments font preuve d'une redondance remarquable. Par exemple, au sujet du court texte « Déracinement? », inclus dans *Sourires et larmes d'une jeunesse*, et dans lequel le narrateur attaque explicitement Maurice Barrès pour ses opinions anti-humanistes dans *Les déracinés* (1897), l'auteur de la thèse répète à plusieurs reprises que Nguyen Manh Tuong conteste la position de Barrès, sans jamais pousser plus loin sa réflexion (*ibid.* : 61, 75, 108, 147, 192). De plus, il omet par moments de préciser d'où viennent ses sources. Ainsi, concernant le « style fleuri » de l'écrivain entre les années 30 et 40, il cite un commentateur qui aurait noté : « "Abus des belles phrases et étalage un peu indiscret des citations." » (*ibid.* : 228.) Non seulement il ne spécifie pas d'où provient cette phrase, mais il ne mentionne même pas le nom du critique en question. De même, on retrouve une citation en anglais dont on ignore tout de la référence, si ce n'est qu'elle appartient à un auteur russe qui n'est pas nommé (*ibid.* : 218). Sans m'attarder davantage sur les lacunes de cette thèse, il est intéressant de mettre en relief un point que soulève Nguyenlehiu, à savoir que « les œuvres de Tuong sont d'abord des œuvres d'idées puis secondairement des œuvres littéraires. » (*ibid.* : 184.)

L'accent mis sur les idées plutôt que sur la qualité littéraire des textes francophones n'est pas propre à Nguyenlehiu : cet argument est partagé par plusieurs, entre autres, par Bernard Hue dans ses *Littératures de la péninsule indochinoise*. Dans cet ouvrage volumineux qui regroupe les Vietnamiens francophones et les nombreux Français ayant écrit sur l'Indochine, il offre, avec l'aide de ses collaborateurs, une imposante histoire littéraire de la francophonie indochinoise. Pour Hue, les écrits d'auteurs vietnamiens francophones s'inscrivent « tout naturellement, dans le champ de la littérature d'idées, et d'abord d'idées politiques » (1999 : 102). Dès lors, il supplante la littérarité au profit de

francophones, Nguyenlehiu cite « l'étude [la] plus complète de la francophonie au Viet-nam par Nguyễn xuân Bao [sic] » (Nguyenlehiu, 2000 : 96). Il s'agit ici de Bùi Xuân Bào et de son introduction dans *Littératures de langue française hors de France*. Il est étonnant que Nguyenlehiu considère ce rapport de quelques pages comme « de loin le plus complet » (96). Si le livre de Yeager (1987) est inclus dans sa bibliographie, il ne le cite nulle part dans sa thèse.

l'« authenticité », en soulignant la position privilégiée des auteurs vietnamiens d'offrir des témoignages dépourvus d'images coloniales, donc « authentiques », mais dépourvus aussi de « qualité spécifiquement littéraire » (*Ibid.* : 181), ces textes, affirme-t-il, se confinant dans « les limites de l'actualité, de l'historicité, de l'anecdote » (*Ibid.*). Pour lui, si exotisme rime effectivement avec érotisme, exotisme doit par ailleurs s'opposer à réalisme. Ainsi, les auteurs vietnamiens rejoignent la cohorte des auteurs francophones de toutes les anciennes colonies :

Et c'est probablement ces facteurs peu favorables à l'éclosion immédiate d'une grande littérature, que sont l'actualité et l'engagement idéologique (pro- ou anti-colonial) qui a [*sic*] conduit la littérature francophone, sans distinction d'origine des auteurs, à une impasse, celle de l'art au service des idées, du texte instrument de combat¹⁹. (*Ibid.* : 354.)

Selon Hue, le corpus vietnamien sert à contester les valeurs coloniales et, en ce sens, son intention de sortir d'une perspective coloniale est indéniable, mais ses arguments ne sont pas toujours convaincants. En dénonçant ce qu'il appelle la « vision préconçue de critique littéraire gouverné par une axiologie exclusivement occidentale et morale » (*Ibid.* : 244) de Louis Malleret, auteur de *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860* (1934), il pose cette question concernant le roman *Bà-Dâm* (1930), écrit en collaboration par Albert de Teneuille et Truong Dinh Tri :

S'agit-il bien, dans l'esprit des deux auteurs, de réduire le mariage mixte, époux vietnamien / épouse française, à une *fantaisie romanesque* dans l'esprit de l'Occidentale et à une absence d'*affection profonde* chez son mari? Et peut-on adhérer à cette idée qu'il s'agit nécessairement d'une union précaire? *Ces unions précaires*, assure Malleret, *trouvent, à brève échéance, leur fin naturelle dans la séparation*²⁰. (Hue, 1999 : 244.)

Loin de vouloir défendre la posture coloniale de Malleret, la lecture de *Bà-Dâm* m'oblige toutefois à répondre par l'affirmative à ces questions. Le roman suggère en effet que la magie du mariage

¹⁹ Hue reprend ici un argument qu'avait déjà émis Auguste Viatte sur l'engagement de cette littérature, mais celui-ci était plus explicite, donnant en exemple des noms (Nguyen Tien Lang, Pham Van Ky et Pierre Do Dinh, notamment) et spécifiant également ce qui différencie les auteurs vietnamiens de ceux du Maghreb ou d'Afrique noire : « il ne s'agissait pas pour eux de préparer une révolution, mais de la faire comprendre au-dehors et après coup [...] » (Viatte, 1980 : 100.) Mais puisqu'il ne s'agit pas de préparer une révolution, mais seulement de la faire comprendre après coup et au-dehors, peut-on véritablement parler d'engagement, engagement à une cause actuelle pour laquelle les écrivains militent et combattent?

²⁰ Les italiques sont de B. Hue et soulignent les extraits empruntés à Malleret.

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 179

de Janine avec Sao repose sur les fantasmes orientalistes que nourrit la jeune française pour le lointain, une « fantaisie romanesque » qui perd de son charme à son arrivée en Indochine²¹. Quant à l'absence d'affection de Sao, le narrateur indique clairement que son comportement vient de sa « race » : « Le jeune homme, malgré son modernisme, ne pouvait échapper à l'emprise. La race, indéterminable, revivait en lui. » (Teneuille et Truong, 1930 : 107.) Toute la partie du roman qui se déroule en Indochine présente d'ailleurs Sao à l'image de l'Asie : impénétrable et impassible.

Le reproche adressé à Malleret ne devrait pas porter sur sa vision réductrice du mariage mixte, car cette vision est celle qu'offre le roman lui-même, mais sur sa façon d'acquiescer aux préjugés racistes. Plutôt que d'infirmier ou, du moins, interroger les représentations clichées du roman, Malleret en profite pour valoriser la culture européenne. S'il admet que Sao a sans doute éprouvé un attachement sincère pour Janine, au début, il précise que c'est grâce à « des idées et des sentiments reçus d'une éducation occidentale » (Malleret, 1934 : 175). Soulignant de plus belle l'impossibilité des Jaunes d'aimer, il en conclut que Janine « retournera, un jour, au Blanc, à l'homme de sa race, seul capable de lui révéler les violences et les orages de la passion » (*Ibid.* : 176). Ces propos peuvent sembler risibles, mais ils rejoignent pourtant ceux d'Albert de Teneuille et de Truong Dinh-Tri qui, dans leur préface, écrivent :

Certains indigènes, naturalisés, élevés dans les écoles de la métropole, imprégnés de civilisation occidentale, valent beaucoup d'Européens au point de vue intellectuel et moral.

Toutefois, *sont-ils capables de faire des époux pour les jeunes Françaises* et qu'advient-il de ces dernières lorsqu'ils les emmènent là-bas [...] ? Le bonheur de bien des femmes blanches dépend de la réponse. (1930 : 7-8; je souligne.)

Il est surprenant que ces mots révélateurs, de même que les nombreux extraits du roman en défaveur du mariage mixte, aient pu échapper à Bernard Hue qui – faut-il ici rapidement sauter aux conclusions? – ne cite *Bà-Dâm* qu'à travers Malleret. Par ailleurs, son désir d'attribuer au roman une ouverture qu'il n'a

²¹ Les paroles de M^{me} Dermont font explicitement référence à cette « *fantaisie romanesque* » : « Ah! vous êtes toutes les mêmes! Là-bas, en France, l'orientalisme puisé dans les romans, l'aventure, le mirage, vous fascinent. Mais la réalité est autrement plate et douloureuse... » (Teneuille et Truong, 1930 : 180-181).

pas face au mariage entre Vietnamien et Française est emblématique de la volonté d'accorder à ce corpus une fonction utilitaire. Puisque son intérêt ne réside pas dans sa valeur littéraire, il doit par conséquent servir à quelque chose et, dans ce cas, c'est au rapprochement des cultures.

L'« âme vietnamienne » ou le discours essentialiste

Rares sont les critiques qui ne mettent pas en valeur la fonction utilitaire de la littérature vietnamienne francophone. Reflet de la réalité, « engagement » à une cause et outil de compréhension et de rapprochement culturel, tels sont les motifs les plus souvent évoqués. Selon Pham Dan Binh,

ces écrivains tentent de concilier [l'héritage culturel vietnamien] avec la nouvelle culture qu'ils ont acquise et de dissiper l'incompréhension dont eux-mêmes ou leurs semblables sont l'objet dans les conflits culturels ou historiques, aux prises avec la civilisation occidentale ou avec les différents régimes socio-politiques. Telles se révèlent les raisons les plus fréquentes qui ont motivé l'éclosion de leurs œuvres. (1996 : 220-221.)

Encore ici, il s'agit de lire ce corpus comme une littérature de témoignage. L'article de Pham Dan Binh ressemble plus à une présentation des auteurs, accompagnée d'un court résumé des romans importants, que d'une étude textuelle. S'il consacre les pages 221 à 223 à une brève analyse textuelle de quelques poèmes de Nguyễn Văn Xiêm et de Pham Van Ky pour souligner la filiation du premier à Baudelaire et celle du second à Rimbaud, Mallarmé et Valéry, il est plutôt expéditif quand vient le moment d'aborder le roman, genre ayant pourtant été le plus exploité par les auteurs vietnamiens. Il cite ici et là des extraits, mais ce panorama relève davantage d'une promotion du corpus que d'une réflexion théorique. À l'instar des chapitres du livre de Bernard Hue consacrés aux auteurs vietnamiens et de l'article d'Alain Guillemin, celui-ci ne fait qu'introduire les auteurs et les œuvres, ce qu'un Bùi Xuân Bào avait déjà fait... vingt ans plus tôt!

Il faut néanmoins remarquer la façon dont Pham Dan Binh insiste sur l'« âme vietnamienne ». Le conte, la légende et le roman sont autant de genres explorés par les écrivains qui, d'après lui,

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 181

aspirent à « révéler cette âme profonde du peuple [vietnamien] » (*Ibid.* : 224). Il ajoute également que l'utilisation du français permet à ceux-ci de « faire connaître au lecteur occidental l'âme vietnamienne » (*Ibid.*). En outre, le recours aux aspects autobiographiques dans plusieurs romans atteste du désir d'*authenticité* des auteurs, désir d'*authenticité* dans leurs témoignages sur les conflits culturels et idéologiques (*Ibid.* : 225). En précisant que « les écrivains vietnamiens n'ont de cesse de marquer leur spécificité » (*Ibid.* : 224), Pham Dan Binh souligne par la même occasion leur « volonté de s'affirmer comme autre et d'être accepté comme tel » (*Ibid.* : 225). Dans cette veine, ceux-ci revendiqueraient une altérité, une spécificité propre à dévoiler l'« âme vietnamienne ». Ce type de raisonnement est essentialiste puisque le seul élément sur lequel il se base pour attribuer aux auteurs la possibilité de dire l'« âme vietnamienne » est leur origine et, qui plus est, il présuppose qu'il y a bel et bien une « âme vietnamienne ».

Alors que les propos de Pham Dan Binh indiquent que les auteurs vietnamiens peuvent « authentiquement » écrire sur le Vietnam et son peuple, certaines affirmations relevées dans la thèse de Nguyen Hong Nhiem vont encore plus loin : elles suggèrent qu'il y a une manière « orientale » ou « occidentale » de lire l'œuvre romanesque de Pham Van Ky et que chacune dépend, en grande partie, de l'origine du critique. Il est difficile de ne pas remarquer la partialité de l'auteure de cette thèse qui commence d'abord par se demander comment elle présentera Pham Van Ky « à l'orientale » : « Comment, à *notre façon*, c'est-à-dire autrement que le font les éditeurs de Paris, comment présenter, au lecteur d'Occident, la biographie d'*un des nôtres*? » (Nguyen Hong Nhiem, 1982 : 6; je souligne) Interpellant ici un lecteur oriental, elle s'adressera plus loin à un lecteur occidental dans sa description du narrateur des deux premiers romans de Pham Van Ky :

[...] il s'agit ici, dans [*Frères de sang* et *Celui qui régnera*], d'un occidentalisé néophyte, qui commet les mêmes erreurs – mais inversées – que vos premiers extrêmes-orientalistes. Ceux-ci s'étaient trompés, en partie ou en tout, sur *nos* peuples et *nos* cultures parce que souvent intéressés par les différences, en dernier lieu inanalysables, bien plus que par les similitudes, faciles à formuler, mais qui cessent d'être justes dès qu'on les force un peu. (*Ibid.* : 115; je souligne.)

Comment ne pas réagir à l'emploi des adjectifs possessifs qui trahit un parti pris de la critique et qui établit une frontière entre le peuple extrême-oriental, auquel elle s'identifie clairement, et le lecteur? N'y a-t-il pas un paradoxe à dénoncer les extrêmes-orientalistes qui ont trop insisté sur les différences et, en même temps, de tracer les limites du « nous » et du « vous », confirmant dès lors les différences?

Plus loin, Nguyen Hong Nhiem « signale ce qui a échappé aux critiques d'Occident » (*Ibid.* : 270), c'est-à-dire que « chacun des huit chapitres qui composent *Des femmes assises çà et là*, porte, comme en-tête, non les chiffres habituels, mais l'un des huit trigrammes du Pa-Koua, "l'Échiquier des échiquiers," d'après Pham Van Ky. » (*Ibid.*) Du paragraphe qui ouvre ce roman, elle invente une interprétation différente qu'aurait donnée un « étudiant américain d'Amherst » par opposition à « l'étudiante vietnamienne qu[elle est] » (*Ibid.* : 273). Il semble que toute lecture soit, dans une certaine mesure, subjective et ce, malgré le ton objectif qu'adopte le critique, mais que ce qui différencie une lecture d'une autre n'est pas lié à la nationalité. Il y a ce que j'appellerai une vision « asiocentriste » dans la façon dont Nguyen Hong Nhiem tente de mettre en valeur l'originalité de son analyse, comme si le fait qu'elle-même soit originaire du Vietnam lui conférerait quelque habileté à mieux lire les romans de Pham Van Ky.

Pourtant, si sa thèse offre une étude intéressante de la structure des romans de cet écrivain selon les principes des jeux d'échecs, elle n'est pas sans reproches. De fait, tout au long de sa thèse, Nguyen Hong Nhiem mentionne que les romans de Pham Van Ky sont autobiographiques, sans jamais recourir aux théories de l'autobiographie. Et, tout en répétant qu'elle ne répètera jamais assez que, par opposition au Moi inné oriental, le Je du narrateur est un Je acquis à l'école de l'Occident, elle n'analyse toutefois pas la construction de ce Je en lien avec les écrits occidentaux. D'une part, elle souligne : « Bien sûr, il s'agit du Je, tel que l'a forgé l'Occident, soit à travers son Église, soit au cours du développement de sa philosophie, de sa psychologie, de sa psychanalyse, etc. » (*Ibid.* : 113); et d'autre part, elle précise : « Je me bornerai, dans le cadre assigné à ma thèse [...] à analyser seulement la structure des romans [...]. Aux plus qualifiés que

moi je laisse la tâche de juger, dans quelque perspective globale, les éléments littéraires, historiques, philosophiques, religieux » (*Ibid.* : 118). Dans la mesure où la thèse étudie la confrontation de l'Orient et de l'Occident à partir justement de la dualité du Je et du Moi, comment peut-elle faire abstraction de cet héritage occidental et affirmer, par la même occasion, que « le couple haïssable, tout occidental, du Je / Moi, [est] inconnu de nos ancêtres » (*Ibid.* : 202)? Si le Je / Moi est inconnu en Extrême-Orient et qu'elle admette ne pas tenir compte de ce que la pensée occidentale en a dit, Nguyen Hong Nhiem souligne ainsi une lacune qui met en cause le fond même de sa thèse.

Étant l'une des premières thèses consacrées à un auteur vietnamien francophone, avec celle de Yeager dont le livre est une version remaniée, l'étude de Nguyen Hong Nhiem soulève de nombreuses questions, tant sur le plan théorique que méthodologique. A déjà été mentionné le renvoi constant au « nous » qui exclut le lecteur occidental – encore faudrait-il savoir ce qu'elle entend par « occidental », car si Pham Van Ky, qu'elle inclut dans ce « nous », est bien né au Vietnam, son éducation, sa formation, voire ses amis étaient principalement occidentaux, comme le note Nguyen Hong Nhiem elle-même qui spécifie que « [c]e mur occidental l'isolait pour ainsi dire de la face cachée du colonialisme » (*Ibid.* : 121). Mais ce qui apparaît d'autant plus dérangeant, ce sont les commentaires personnels (par exemple : « Et je pleurerai à chaudes larmes, à [l]a mort [d'Eliane], au dernier chapitre. C'est dire qu'il ne faut pas se fier à la sécheresse de mon analyse, ni y voir le ton général du roman [*Des femmes assises çà et là*]. » (*Ibid.* : 321)) et, surtout, ses propres éléments biographiques qu'elle insère dans une thèse de doctorat. Dans l'introduction – et non dans les pages de remerciements, ce qui aurait peut-être été plus approprié –, Nguyen Hong Nhiem confie qu'en 1975, « l'émigrée qu'[elle] étai[t] » (*Ibid.* : 1) se retrouvait dans des « circonstances tragiques » (*Ibid.*) en débarquant aux États-Unis, de sorte qu'elle entreprit une maîtrise et ensuite une thèse doctorale « qui répond[ait] à une nécessité intérieure » (*Ibid.* : 2). Justifiant son intérêt d'étudier le conflit Occident/ Extrême-Orient, elle déclare que « ce conflit est chevillé au corps et à l'âme de *tout* Asiatique » (*Ibid.*; je souligne) et qu'elle le porte encore en elle. En outre, elle évoque son passage au Couvent des Oiseaux de Dalat (*Ibid.*) et le fait que Pham Van Ky

soit né dans la même province, Bình-Dinh, que son père (*Ibid.* : 4, 8). Cette propension à révéler les détails de sa vie dans le cadre d'une thèse de doctorat est à mon avis déplacée, car elle encourage ainsi le regard ethnologique porté sur les auteurs et les critiques, en l'occurrence, vietnamiens. Ainsi, non seulement lit-on les romans comme des témoignages, mais les thèses de doctorat peuvent également être considérées comme des écrits testimoniaux, si bien qu'une question s'impose : si l'auteur de la thèse n'était pas vietnamienne, les membres du jury auraient-ils accepté l'intrusion de ces éléments autobiographiques²²?

Cette étude n'a donné lieu à aucune critique quant aux interrogations qu'elle suscite. Yeager ne renvoie à celle-ci que dans une note à la fin de son livre, où il résume très brièvement son contenu (1987 : 206), et en annexe, où il remercie Nguyen Hong Nhiem pour sa bibliographie exhaustive sur Pham Van Ky (*Ibid.* : 166). Pham Dan Binh (1996 : 220) et Alain Guillemin (1999 : 268), de leur côté, ne font que mentionner qu'elle est la seule thèse exclusivement consacrée à Pham Van Ky. Cela peut s'expliquer par le caractère subjectif de l'acte de la lecture ou simplement par les contraintes qu'imposent les limites d'un article ou d'un livre, mais la raison peut aussi, à mon sens, se trouver ailleurs : soit que cette thèse n'ait pas fait l'objet d'une lecture attentive, soit que le manque de critique participe de la promotion de la littérature vietnamienne francophone. En effet, il ne serait pas étonnant qu'une sorte d'indulgence soit manifestée à l'égard de cette thèse – ou à l'égard d'autres travaux –, motivée par un désir de voir ce corpus reconnu, comme si le regard critique porté sur les recherches en cours allait à l'encontre de sa légitimation. Déjà ignorée par la critique, quel est l'intérêt de souligner les interprétations problématiques qu'entraîne cette littérature?

La critique féministe : l'exemple de *Métisse blanche*

Le processus vers une forme de reconnaissance du corpus vietnamien ne peut pourtant se faire que si l'on s'arrête pour

²² Si les lecteurs avaient donné quelques remarques ou manifesté quelque réticence par rapport à ces détails autobiographiques, Nguyen Hong Nhiem l'aurait sûrement mentionné puisqu'elle n'hésite pas à inclure, à l'intérieur de sa thèse, les commentaires de son directeur de recherche, Thomas Cassirer (34, 35, 327), ainsi que ceux d'un autre membre de son jury, Marie-Rose Carré (82). Il me semble qu'elle aurait pu remanier sa thèse en tenant compte de ces commentaires sans recopier textuellement, dans le corps même de la thèse, ces remarques qu'elle cite entre guillemets et, surtout, sans nous préciser que ce sont des notes en marge (327).

examiner et questionner certains discours. Depuis quelques années, la critique universitaire privilégie le discours féministe et manifeste un intérêt marqué pour le corpus féminin, bien que la production féminine en soit une restreinte, que l'on peut résumer en trois ou quatre noms : Trinh Thuc Oanh – qui n'a écrit qu'en collaboration avec Marguerite Triaire –, Ly Thu Ho, Kim Lefèvre et Linda Lê, cette dernière exprimant une vive résistance à être catégorisée comme « écrivaine vietnamienne francophone » (Yeager, 1997 : 257). Dès lors, on ne peut que s'étonner de l'enthousiasme de Yeager qui donne à ce corpus une ampleur qu'il n'a pas. Dans un article publié dans *Présence Francophone* en 1993, la première phrase qu'on y lit est : « Depuis la fin des années 30, les écrivaines vietnamiennes contribuent d'une façon *remarquable* à la production littéraire francophone qui s'est développée face au colonialisme français en Asie du Sud-Est [...] ». » (Yeager, 1993 : 131; je souligne)

Tandis que l'œuvre complexe et captivante de Linda Lê, dont l'écriture traduit un refus de complaisance, a donné lieu aux analyses d'approches diverses les plus intéressantes (Yeager, 1997; Delvaux, 2001; Ollier, 2001) et que Nathalie Nguyen (2000) a habilement analysé *Printemps inachevé* de Ly Thu Ho, le roman *Métisse blanche* de Kim Lefèvre a par ailleurs suscité des lectures féministes discutables. Certes, on peut déceler dans cette approche un désir de former une communauté où il s'agit pour les femmes de dénoncer des inégalités qui les concernent toutes. Mais ce désir de communauté trahit parfois une position eurocentriste qui ne fait qu'entériner la « supériorité » de la culture ou de l'identité occidentales. La « Préface » de la critique féministe Michèle Sarde à *Métisse blanche* de Lefèvre me semble emblématique d'une telle posture. Précisant que ce livre offre « un Viêt-nam authentique » (Lefèvre, 1989 : 8), « neuf au regard occidental » (*ibid.*), celle-ci insiste de façon dérangeante sur l'« aliénation » de la femme vietnamienne, qui forme dans ses propos un tout homogène incarné par le personnage de la mère²³. Ainsi, à partir d'un récit qui raconte l'exclusion et l'humiliation d'une métisse rejetée par les communautés vietnamienne et française d'un Vietnam colonisé et en guerre, Sarde fait le procès des sociétés asiatiques. Sans dire mot du sentiment d'infériorité

²³ Elle écrit, par exemple : « Dans une société hiérarchisée et dure aux femmes qui ne tolère ni l'écart sexuel ni le métissage [...] ». » (7); à peine une page plus loin, elle ajoute : « Dans cette communauté endogame, intolérante à la différence, [...] la femme est un être réduit quotidiennement à la passivité et à la soumission [...] ». » (8), et

de la narratrice par rapport aux Français qui la rejettent aussi, mais que la protagoniste excuse clairement alors qu'elle condamne les Vietnamiens, la préfacière conclut que *Métisse blanche* est un « témoignage sur la xénophobie et la discrimination dans les sociétés non occidentales » (*Ibid.* : 12). En contrepoint aux injustices de ces sociétés, elle termine sa préface sur l'éloge de la France ouverte et accueillante qui a permis à la narratrice de connaître la « liberté individuelle que l'occident a inventée²⁴ » (*Ibid.*).

Cette préface, de même que certains propos flatteurs de la narratrice par rapport à la France et aux Français²⁵, a certainement joué un rôle considérable dans l'accueil favorable de ce roman autobiographique, presque best-seller en France, ce qui n'est pas rien pour la première publication d'une auteure absolument inconnue. Le compte rendu de Jiann-Yuh Wang, au titre fort évocateur : « Du malheur de l'exclusion à l'héroïsme de la différence... Ou comment l'Eurasienne Kim Lefèvre, "bâtarde, métisse et fille", donc trois fois maudite, réussit à se forger une identité », s'inscrit dans la confirmation du discours de Sarde (Wang, 1989 : 61). Pour sa part, Yeager, tout en offrant une analyse plus nuancée, qualifiera cette préface d'« excellente » (1996 : 224). Mettant en valeur le côté subversif de *Métisse blanche* qui « brouille les lignes » entre les identités raciales et sexuelles, Yeager suggère que la présence de la protagoniste métisse bouleverse les catégories de la société vietnamienne traditionnelle et du colonialisme (*Ibid.* : 219), sans par ailleurs insister sur la récupération du discours colonial dominant qui justifie l'exclusion de la *métisse jaune*. Nathalie Nguyen porte également, à partir du même livre, un regard sévère sur la société vietnamienne : « [Lefèvre] was not only female and illegitimate, handicaps enough in Vietnamese society, but she bore the added burden of her mixed blood²⁶ » (2001). La réception de *Métisse blanche* montre à quel point il est facile de lire un texte littéraire comme un

encore : « [...] dans une société où les femmes se doivent d'être douces et passivement aimantes » (10).

²⁴ L'erreur terminologique de Sarde (lapsus?) d'appeler les *amérasiens* des *eurasiens* (9) trahit sa position eurocentriste puisque ce dernier terme renvoie à une Europe blanche et nie par conséquent les métis de père afro-américain qui ont la peau noire.

²⁵ À titre d'exemple, on peut citer : « Car ce que le Viêt-nam m'avait refusé, la France me l'a accordé : elle m'a reçue et acceptée. » (340.)

²⁶ [Lefèvre n'était pas seulement fille et illégitime, ce qui représente assez de handicaps dans la société vietnamienne, mais elle portait de plus le fardeau de son métissage]

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 187

document « vrai » sur le Vietnam et comment celui-ci peut donner lieu à des attaques contre une autre société. L'approche féministe des littératures francophones force au questionnement : comment interpréter les romans dans lequel il est question des femmes d'un autre pays sans nous conforter dans notre position privilégiée, en d'autres mots, sans parler de *nous* tout en prétendant parler d'elles?

Conclusion

La réception de la littérature vietnamienne francophone n'est pas sans susciter quelques interrogations, et ce survol a voulu mettre en relief les difficultés de sa légitimation, difficultés qui ne sont pas étrangères à celles qu'ont pu rencontrer les autres littératures francophones, notamment du Maghreb, de l'Afrique et des Antilles, qui ont aussi souvent été étudiées (et le sont encore) selon les approches sociohistorique, « essentialiste » ou féministe. Mais tandis que la réception de ces littératures a dépassé l'étude des œuvres elles-mêmes et en est déjà à l'analyse de ses discours critiques, le corpus vietnamien demeure en quête d'analyse textuelle. En insistant sur les lectures qui soulèvent des questions, mon but n'est pas de nier la pertinence de certaines études, mais de demander si quelques travaux intéressants suffisent pour parler d'une réception critique. Qui plus est, puisque la littérature vietnamienne est marginale au sein des littératures francophones parfois marginalisées, les critiques qui s'y intéressent ne devraient-ils pas faire preuve d'encore plus de vigilance? On peut constater que les articles récemment publiés sont rédigés par des critiques dont les recherches ne portent pas spécifiquement sur ce corpus, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, mais qui nous oblige à nous demander si l'attention actuellement portée à cette littérature se maintiendra ou si elle ne sera qu'un phénomène de passage. En somme, plutôt qu'une fermeture, cet article se veut une ouverture sur un débat qui n'a pas encore eu lieu, celui de la réception critique de la littérature vietnamienne francophone.

Doctorante à l'Université de Montréal, **Ching Selao** y effectue des recherches sur la littérature vietnamienne francophone. Elle a participé à plusieurs colloques, dont les congrès du CIEF (Conseil international d'études francophones) et de l'ACFAS (Association canadienne-française pour l'avancement des sciences) et écrit des articles sur Kim Lefèvre, Linda Lê, Trinh Thuc Oanh et Marguerite Triaire, ainsi que sur Assia Djebar et Jacques Derrida. Elle est également collaboratrice au magazine culturel *Spirale*.

Références

- BÙI, Xuân Bào (1976). « Vietnam. Introduction historique », dans *Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique*, Sèvres, Fédération internationale des professeurs de français : 633-640.
- DELVAUX, Martine (2001). « Linda Lê and the Prosthesis of Origin », dans Patrice J. PROULX et Susan IRELAND (dir.), *Immigrant Narratives in Contemporary France*, Westport, Greenwood : 201-211.
- DERRIDA, Jacques (1998). *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Galilée.
- GUILLEMIN, Alain (1999). « La littérature vietnamienne francophone : entre colonialisme et nationalisme », dans Jean-Robert HENRY et Lucienne MARTINI (dir.), *Littératures et temps colonial. Actes du colloque d'Aix-en-Provence, 7-8 avril 1997*, Aix-en-Provence, Édisud : 267-279.
- HA, Marie-Paule (2001). « Theme of Exile in Indochinese Return Narratives », *Mots pluriels*, n° 17 <<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1701mph.html>>.
- HUE, Bernard (dir.) (1999). *Littératures de la péninsule indochinoise*, Paris, Karthala-AUF (coll. « Universités francophones »).
- LEFÈVRE, Kim (1989). *Métisse blanche*, Paris, Bernard Barrault.
- LIM-HING, Sharon Julie (1993). *Vietnamese Novels in French: Rewriting Self, Gender and Nation*, thèse de doctorat, Harvard University.
- MALLERET, Louis (1934). *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose.
- NGUYEN, Hong Nhiem (1982). *L'échiquier et l'antinomie Je / Moi comme signe et substance du conflit Occident / Extrême-Orient dans les œuvres de Pham Van Ky*, thèse de doctorat, University of Massachusetts.
- NGUYEN, Nathalie (2001). « Writing and Memory in Kim Lefèvre's Autobiographical Narratives », *Intersections*, n° 5 <<http://www.she.murdoch.edu.au/intersections/issue5/nathalie.html>>.
- (2000). « A Classical Heroine and Her Modern Manifestation: *The Tale of Kieu* and its Modern Parallels in *Printemps inachevé* », *The French Review*, vol. 73, n° 3 : 454-462.
- NGUYENLEHIEU, Bac-Sy (2000). *Sur un auteur francophone vietnamien : Nguyen Manh Tuong*, thèse de doctorat, University of New Mexico.
- OLLIER, Leakthina Chau-Pech (2001). « Consuming Cultures: Linda Lê's Autofiction », dans Jane BRADLEY WINSTON et Leakthina Chau-Pech OLLIER (dir.), *Of Vietnam: Identities in Dialogue*, New York, Palgrave : 241-250.
- (2001). « Linda Lê et la poétique de l'espace », *La Revue française*, Université du Natal, n° 11 : 1-13.
- PHAM, Dan Binh (1996). « Écrivains vietnamiens de langue française », dans Maryvonne PERROT (dir.), *Création et créativité dans les littératures francophones. Actes du colloque organisé à Dijon, du 17 au 20 novembre 1993*, Editions Universitaires de Dijon : 219-236.
- PHAM, Van Ky (1964). *Des femmes assises çà et là*, Paris, Gallimard.
- (1947). *Frères de sang*. Paris, Seuil.

Y a-t-il une réception *critique* de la littérature vietnamienne francophone? 189

TENEUILLE, Albert de et TRUONG Dinh-Tri (1930). *Bà-Dâm. Roman franco-annamite*, Paris, Fasquelle.

VIATTE, Auguste (1980). *Histoire comparée des littératures francophones*, Paris, Nathan.

VUONG-RIDDICK, Thuong (1979). « Corps et acculturation selon Pham Van Ky », *Présence Francophone*, n° 18 : 165-176.

-- (1978). « Le drame de l'occidentalisation dans quelques romans de Pham Van Ky », *Présence Francophone*, n° 16 : 141-152.

WANG, Jiann-Yuh (1989). « Du malheur de l'exclusion à l'héroïsme de la différence... Ou comment l'Eurasienne Kim Lefèvre, "bâtarde, métisse et fille", donc trois fois maudite, réussit à se forger une identité », *Jeune Afrique*, n° 1497 : 61.

YEAGER, Jack (1997). « Culture, Citizenship, Nation: The Narrative Texts of Linda Lê », dans Alec G. HARGREAVES et Mark MCKINNEY (dir.), *Post-Colonial Cultures in France*, Londres / New York, Routledge : 255-267.

-- (1996). « Blurring the Lines in Vietnamese Fiction in French: Kim Lefèvre's *Métisse blanche* », dans Mary Jean GREEN et autres (dir.), *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*, Minneapolis, University of Minnesota Press : 210-226.

-- (1993). « La politique "intimiste" : la production romanesque des écrivaines vietnamiennes d'expression française », *Présence Francophone*, n° 43 : 131-147.

-- (1987). *The Vietnamese Novel in French: A Literary Response to Colonialism*, Londres / Hanovre, University Press of New England.